

Écrit d'ici



Environs de Nice - Monastère de LAGHET (A - M) - Route de la Corniche par la Turbie



Le poète, qui a passé sa jeunesse à Monaco, a visité le monastère proche de la Principauté. Il le raconte dans *L'Hérésiarque et compagnie*.

Guillaume Apollinaire

LES PÈLERINS DE LAGHET

Les pèlerins débouchaient de tous les chemins. Il en venait d'essoufflés, qui avaient grimpé par la rude côte de la Trinité-Victor. Des paysannes arrivaient de Peille et portaient, posés sur un coussinet, au-dessus de leur tête, des paniers pleins d'œufs. Elles marchaient très droites, ne remuant qu'imperceptiblement la tête, pour suivre les oscillations de leur fardeau et le maintenir en équilibre. De leurs mains restées libres, elles tricotaient. Un vieux paysan, rasé, avait au bras un couffin plein de galettes saupoudrées de bonbons à l'anis. Il avait vendu une partie de sa marchandise en route et marchait péniblement en fumant sa pipe. Des paysannes riches étaient assises sur leurs mules au sabot assuré. Des filles se donnaient le bras et égrenaient le rosaire.

Elles étaient coiffées de ces chapeaux de paille, presque plats, particuliers aux femmes du comté de Nice et pareils à ceux que portaient les dames grecques, comme on peut voir aux statuettes de Tanagre. Quelques-unes avaient cueilli des branches d'olivier dont elles s'éventaient. D'autres marchaient derrière leur mule qu'elles tenaient par la queue. Elles avaient chargé leurs bêtes de présents pour les moines ; paniers de figues, barils d'huile, sang caillé d'agneau.

Des troupes de pèlerins élégants, des demoiselles à robes de foulard, des bandes d'Anglais arrivaient de Monaco. Il y avait aussi des croupiers faucons et des groupes de filles monégasques, minaudières et diaprées. Les simples curieux se dirigeaient d'abord vers une des auberges qui font face au couvent de Laghet pour s'y rafraîchir

et commander le repas de midi. Les pèlerins sincères allaient de suite au couvent.

Les valets des auberges emmenaient les mules à l'écurie. Les pèlerins, hommes et femmes, entraient dans le cloître et se mêlaient à la foule des premiers arrivés, qui, depuis l'aube, tournaient lentement en psalmodiant le rosaire et en regardant les innombrables ex-voto suspendus dans le cloître.

Des tableaux de tous genres

Galerie riche d'anonymes, ce cloître de Laghet. La gaucherie, émerveillée et minutieuse, de l'art primitif qui règne ici a de quoi toucher ceux mêmes qui n'ont pas la foi. Il y a là des tableaux de tous genres, le portrait seul n'y a point de place. Tous les envois sont exposés à perpétuité. Il suffit que cela

« De nouveaux pèlerins arrivaient. D'autres s'en allaient joyeux et ceinturés d'un grand rosaire, à grains gros comme des noix »

commémore un miracle dû à l'intervention de Notre-Dame de Laghet. Tous les accidents postérieurs, les maladies fatales, les douleurs profondes, toutes les misères humaines y sont dépeintes naïvement, dévotement, ingénument... La mer déchaînée ballote une pauvre coque démantée sur laquelle est agenouillé un homme plus grand que le vaisseau. Tout semble perdu, mais la Vierge de Laghet veille dans un nimbe de clarté, au coin du tableau. Le dévot fut sauvé. Une inscription italienne l'atteste. C'était en 1811...

Une voiture emportée par des chevaux indociles roule dans un précipice. Les voyageurs périront, fracassés, sur les rochers. Marie veille au coin du tableau dans le nimbe lumineux. Elle mit des broussailles aux

flancs du précipice. Les voyageurs s'y accrochèrent et, par la suite, suspendirent ce tableau dans le cloître de Laghet, en reconnaissance. C'était en 1830...

Et toujours : en 1850, en 1860, chaque année, chaque mois, presque chaque jour, des aveugles virent, des muets parlèrent, des phtisiques survécurent grâce à la dame de Laghet qui sourit doucement nimbée de jaune au coin des tableaux...

Les pèlerins chantaient. Ils firent dix fois le tour du cloître. Lorsque vint l'heure de la grand-messe, ils entrèrent dans l'église éblouissante d'ors et de flammes de cierges. Les pèlerins humaient avec délices l'odeur d'encens et de cire. Ils s'émerveillaient pieusement des balcons dorés, des colonnes à torsades, de tout le luxe en stuc du style jésuite.

« Bambola »

Une enfant, porté dans les bras de sa mère, criait en tendant les mains vers les navires, les béquilles, les cœurs d'or ou d'argent suspendus aux parois de la nef et du chœur. L'enfant prenait ces ex-voto pour des jouets. Tout à coup, il se mit à crier : « *Bambola* » en agitant ses petits bras vers la Vierge miraculeuse, qui, engoncée dans une robe raide de velours chargé de pierreries, souriait sur l'autel. L'enfant pleurait et criait : « *Bambola* », c'est-à-dire « *poupée* »... Le chœur s'emplit de moines. L'un d'eux, vêtu d'habits sacerdotaux, monta à l'autel. Les pèlerins et les moines chantèrent à l'unisson. L'accent des moines était pareil à celui des pèlerins venus à pied du Piémont, le matin...

De nouveaux pèlerins arrivaient. D'autres s'en allaient joyeux et ceinturés d'un grand rosaire, à grains gros comme des noix. Dans les futaies, assez loin, un coucou faisant entendre, à intervalles réguliers, sa double note paisible et invariable...

L'auteur, le livre

Ce texte est extrait de *L'Hérésiarque et compagnie* de Guillaume Apollinaire, publié en 1922, après la mort de l'écrivain. L'ouvrage comporte un mélange de textes divers et parfois irrévérencieux. Plusieurs puisent dans les souvenirs personnels de l'auteur. Apollinaire décrit ici un pèlerinage au sanctuaire de Laghet, dans les Alpes-Maritimes.

Né à Rome en 1880, d'une mère d'origine russe et d'un père inconnu, il est venu habiter à Monaco avec sa mère. Il fut scolarisé au collège Saint-Charles, situé alors dans les bâtiments de l'actuelle mairie. Après avoir été pensionnaire dans cette institution dirigée par les frères maristes, il alla au collège Stanislas de Cannes en 1895 puis, en 1897, au lycée Masséna de Nice.

Le monastère de Laghet, proche de Monaco, est connu pour ses centaines d'ex-voto, étonnante collection de dessins naïfs évoquant des miracles attribués à Notre-Dame de Laghet. Comme tous les visiteurs, le jeune Apollinaire a été impressionné par leur présence. Il en garda le souvenir toute sa vie. Jusque dans les tranchées, dans la guerre 14-18 pour laquelle il s'était enrôlé à Nice et où il constatait en vérité, et plus sur des dessins, la réalité des malheurs du monde.

ANDRÉ PEYREGNE
magazine@nicematin.fr

